

*Une société rurale en mutation :  
les exploitations agricoles familiales en Haute-Volta*

RÉSUMÉ

*Les enquêtes agricoles et la réflexion portent sur l'évolution agricole de deux régions différentes de Haute-Volta. Cette étude comparative, sur la base des comportements sociaux et économiques de deux groupes ethniques voltaïques, est faite à l'échelle des exploitations agricoles familiales. Après une phase d'identification de la notion d'exploitation agricole en milieu rural africain il s'agit d'éclairer les évolutions récentes et leurs répercussions sur le développement agricole. Dans leurs formes contradictoires les évolutions des exploitations agricoles témoignent du dynamisme de l'espace rural voltaïque.*

ABSTRACT

*The reflection and surveys done on agriculture focus on the agricultural evolution of two different regions in Upper-Volta. This comparative research based on the social and economic behaviours of two Voltaic ethnic groups has been done within the limits of family farming concerns. After having identified what the notion of farming concern means in the african rural environment, we have thrown light on the recent kinds of evolution and their repercussions on agricultural development. Through the contradictory forms it takes, the evolution of farming concerns reveals dynamism in Voltaic rural environment.*

Notre travail sur l'évolution des exploitations agricoles familiales s'inscrit dans un double prolongement par rapport aux travaux menés en Haute-Volta par de nombreux chercheurs :

- prolongement des études de terroirs dont certaines ont fait l'objet d'une publication dans la collection des Atlas des structures agraires au Sud du Sahara ;
- prolongement des réflexions du colloque de Ouagadougou (4-8 décembre 1978) : « *Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique tropicale* », analysant les relations entre la logique paysanne et les rationalités techniques.

Il s'agit, en changeant d'échelle d'approche — en ne privilégiant pas l'échelle régionale ou l'échelle villageoise — d'étudier la pertinence de la notion d'exploitation agricole familiale en milieu rural africain et de voir si cette échelle d'analyse permet

de rendre compte des formes des mutations socio-économiques. Aborder le milieu rural voltaïque à cette échelle nous a conduit à une double interrogation :

- le besoin de déterminer la nature et le fonctionnement des exploitations agricoles familiales ;
- l'influence de ce niveau de décision sociale sur la mise en valeur du milieu et sur les formes du développement rural.

Pour donner plus de signification à notre réflexion sur les exploitations agricoles familiales, nous avons choisi une démarche comparative, reposant sur des enquêtes de terrain dans deux ensembles régionaux de Haute-Volta. Ceci nous a permis d'étudier une même notion en la plaçant dans des contextes naturels et humains différents. Notre premier terrain d'enquêtes correspond à l'ORD (Organisme Régional de Développement) des Hauts-Bassins, région de Bobo-Dioulasso ; le second à l'ORD du Centre, région de Ouagadougou. Nous avons fait ce choix afin de travailler sur deux situations différentes :

— l'ORD des Hauts-Bassins couvre un territoire peuplé comme tout l'ouest voltaïque par un ensemble d'ethnies à structuration communautaire où le village est le centre de l'organisation de l'espace et de la société. C'est une zone modérément peuplée : la population rurale est estimée à 270 000 habitants (1980), soit une densité rurale de 12 habitants/km<sup>2</sup> ; la présence d'espaces vides, sous-peuplés a attiré des Mossis (le plus souvent originaires du Yatenga) dans un mouvement de colonisation de terres agricoles, en particulier le long de la Volta Noire ; nous aurons à revenir sur ce mouvement de migration et sur les formes de contacts avec les populations autochtones, — Bobo-Fing et Bwa — pour les villages où nous avons pu mener des enquêtes.

— A l'opposé, l'ORD du Centre est beaucoup plus peuplé : la densité rurale moyenne est de 30 habitants/km<sup>2</sup> (population rurale estimée à 765 000 habitants en 1980) ; le problème de la pression démographique sur la terre est encore accentué par les conditions climatiques défavorables : irrégularité et insuffisance de la pluviométrie que dissimulent mal des moyennes décennales de 800 mm/an ; (au contraire, dans le Sud-Ouest, les précipitations sont supérieures à 1 000 mm/an). L'ORD du Centre, comme son nom l'indique, occupe la zone centrale du pays mossi, groupe ethnique à forte structuration reposant sur un système social et politique complexe et hiérarchisé.

Nous nous trouvons donc en présence de deux ensembles régionaux confrontés à des mutations économiques propres à révéler l'intérêt d'une étude à l'échelle des exploitations agricoles familiales. Au préalable, il est donc nécessaire d'éclairer le contenu et la réalité d'une telle notion.

### **LA DIFFICILE APPROCHE DES EXPLOITATIONS AGRICOLES FAMILIALES**

Pour comprendre la traduction spatiale des unités de production, nous avons essayé d'éclairer le fonctionnement de l'ensemble du système de production. En effet, dans une société rurale africaine, nous étions bien conscient que le niveau de l'exploitation agricole ne résume pas tous les niveaux d'action, qu'un village, en quelque sorte, ne se réduit pas à une somme d'exploitations. « Aucune unité jamais ne saurait résumer à son seul niveau l'intégralité des mécanismes socio-économiques du milieu. (...) La vérité est que le villageois africain se trouve en permanence inséré dans un réseau de relations multi-dimensionnel »<sup>1</sup>.

---

1. ANCEY (Gérard), *Niveaux de décision et fonctions objectif en milieu rural africain*, note AMIRA 1975.

Au cours des enquêtes et de la découverte progressive du milieu nous avons cherché à comprendre l'organisation des unités de base, et, en tant que géographe, nous sommes parti de ce qui était visible dans l'organisation spatiale des terroirs : l'unité de résidence.

— *L'unité de résidence*, est définie comme l'espace d'habitation occupé par un groupe de personnes. Nos enquêtes portant sur des villages mossi et des villages bobo, les formes de l'habitat sont un élément visible de la différence entre ces deux groupes ethniques. Une description très rapide des deux types d'organisation de l'espace indique des différences majeures. Les villages bobo sont groupés en quartiers très denses, les champs de culture permanente sont installés sous le couvert d'un parc arboré sélectionné tout autour du village ; le plus souvent, les champs de culture temporaire sont ouverts par grands blocs d'un seul tenant et éloignés de quelques kilomètres des zones habitées. En pays mossi, l'occupation de l'espace est tout autre : l'habitat est dispersé, ou rassemblé seulement en nébuleuses, et les champs sont organisés par rapport à ces formes relâchées de l'habitat. Les champs permanents ou semi-permanents sont éparpillés autour des habitations, séparés par des terrains en jachère. Le parc d'arbres sélectionnés est beaucoup plus réduit ; les parcelles temporaires sont ouvertes dans la brousse voisine sans organisation d'ensemble.

Nous avons cherché à comprendre si ces différences dans l'organisation de l'espace — organisation communautaire chez les Bobo, plus grand « individualisme » agraire chez les Mossi — permettaient d'éclairer les évolutions récentes de ces sociétés, ou si elles étaient la traduction de pratiques anciennes dans le contrôle social de l'espace. La conclusion à laquelle nous avons abouti après les enquêtes est que l'unité de résidence est seulement un repère dans l'espace, un indicateur qu'il faut utiliser avec précaution : l'unité de résidence peut recouvrir des réalités diverses, et en particulier ne correspond pas automatiquement à une seule cellule économique de production. Les phénomènes, sur lesquels nous reviendrons, de division des unités de production ne se traduisent pas obligatoirement sur le plan des unités de résidence. La résidence peut continuer à rester commune même si le travail agricole, lui, est accompli séparément : manifestation de la prise d'autonomie d'une partie des membres de la famille initiale. En pays mossi, où, comme nous le verrons ultérieurement, les formes d'autonomie sont très poussées, l'unité de résidence (*zaksá* en more) ne correspond pas forcément à une unité de production. Les recensements par village montrent la juxtaposition de *zaksé* mono-cellulaires et de *zaksé* pluri-cellulaires.

— *L'unité de production*. En milieu rural africain, l'unité de production n'est pas facile à déterminer, car les limites ne sont précises ni sur le nombre des actifs ni sur la nature des champs cultivés. Prenons un exemple : identifier en pays mossi une exploitation agricole avec l'existence d'un champ collectif, c'est négliger la part de travail et la production qui sont réalisées sur des champs personnels cultivés par certains membres de l'unité familiale. Nous avons donc approché les unités de production en recherchant les centres de décision : qui prend l'initiative des opérations culturales (semis, sarclages...), qui répartit le travail quotidien ? Les discussions avec les agents chargés de l'encadrement agricole, avec les anciens du village, ont permis de connaître ceux que nous appellerons chefs d'unité de production. Ces personnes sont repérables par le rôle majeur qu'elles jouent dans les processus de la production agricole. Quotidiennement, en saison des pluies du moins, elles assurent la mobilisation de la main-d'œuvre familiale afin de répondre aux exigences de la production. Elles sont chargées de répondre à la satisfaction des besoins, notamment alimentaires, de tous leurs dépendants ; elles ont donc la responsabilité des champs collectifs où devront être récoltées les cultures vivrières nécessaires à une année. A travers la satisfaction des besoins vivriers du groupe, s'affirme l'objectif dominant du chef de l'unité de production : assurer le maintien de la cohésion du groupe. Dans un univers

où les conditions naturelles sont dures (pluviométrie capricieuse, saison agricole réduite), où les moyens techniques sont réduits, la mobilisation de la force de travail est un facteur essentiel de la réussite agricole. Si le travail humain est si déterminant, tout chef d'unité de production a intérêt à exercer un contrôle social sur un grand nombre de dépendants. Cette main-d'œuvre lui permet de cultiver un espace plus étendu et surtout de remédier aux insuffisances plus ou moins graves en bras disponibles (maladies, accidents). Ce désir de contrôle social n'empêche pas des formes d'adaptation aux désirs d'autonomie des dépendants. A côté des champs collectifs, se trouvent des parcelles attribuées à des individus mais concédées sur le patrimoine foncier contrôlé par le chef d'unité. L'unité de production devient ainsi une entité complexe constituée de plusieurs sous-ensembles. Le chef d'unité, dans cet exercice de contrôle des forces sociales, joue sur la relative autonomie de gestion de la fraction du patrimoine lignager dont il a la responsabilité. C'est donc en usant de manière plus ou moins autoritaire et habile de son privilège foncier qu'un chef d'unité cherche à maintenir la cohésion d'ensemble de son groupe. Pour lui, l'essentiel, en tant que titulaire du champ collectif, c'est de demeurer le principal bénéficiaire des prestations de travail internes à l'unité.

— *L'unité de consommation et d'accumulation.* La nécessité de maintenir la cohésion sociale pour un chef d'unité s'explique par sa responsabilité sur le plan de la consommation. Il est chargé d'assurer la consommation quotidienne du groupe familial et cette responsabilité se traduit concrètement par le contrôle qu'il exerce sur les greniers où sont entreposées les réserves. Chaque jour, il distribue aux femmes chargées de la cuisine les quantités nécessaires à la préparation des repas. Dans l'économie traditionnelle telle qu'elle est décrite par J. CAPRON en pays bwa<sup>2</sup>, le chef de maisonnée est aidé par le chef de greniers qui a en charge la surveillance et la gestion des biens de l'ensemble d'une maisonnée qui pouvait à ce moment-là compter 50 à 100 personnes. Les cadres d'autorité de la maisonnée assuraient donc le bon fonctionnement d'un ensemble économique où toutes les activités avaient un caractère collectif marqué. Nous verrons que ce caractère collectif est attaqué sur de multiples plans sous la poussée des aspirations individualistes. Se multiplient les partisans d'une organisation plus souple qui permet d'accéder à l'autonomie économique et de jouir individuellement du fruit de son travail. Il faut bien comprendre que, si le chef d'unité assure la subsistance de ses dépendants, il draine à son profit toutes les ressources nées du travail de chacun. Même dans le cas de la reconnaissance de parcelles personnelles, le chef d'unité conserve un droit de regard sur la production et sur sa finalité. Il peut très bien exiger que la production, ou une partie, revienne au grenier commun.

Les mêmes questions se posent quant à l'utilisation des éventuels surplus économiques, questions plus pressantes avec la monétarisation croissante des activités. Par son contrôle sur la main-d'œuvre, le chef d'unité est le mieux placé socialement pour accéder aux surplus. Cet aspect du contrôle économique prend de l'importance avec le début de mise en place de capital d'exploitation, en particulier l'acquisition du matériel de culture attelée. Le plus souvent, seuls les chefs d'unité ont les moyens financiers et en main-d'œuvre pour accéder à la culture attelée. Il y a sur ce point du contrôle économique exercé par les chefs d'unité sur les biens durables un lieu d'opposition et de tension : les dépendants se sentent exclus du bénéfice de leur travail.

Ces différentes unités — unité de résidence, unité de production et d'accumulation — composent dans leur imbrication une exploitation agricole. Cet éclaircissement des fonctions internes d'une exploitation a pour but de déterminer les lieux où s'opèrent les changements dans le monde agricole voltaïque actuel. Après avoir identifié la nature complexe des exploitations agricoles familiales, il reste à mettre en lumière la logique des changements

---

2. CAPRON (J.), *Anthropologie économique des populations Bwa*, CNRS, Paris, 1973.

## **LA NATURE DES CHANGEMENTS : LES FORMES DE SEGMENTATION DES EXPLOITATIONS AGRICOLES**

La première remarque qui s'impose est le rappel que de tous temps les exploitations agricoles n'ont jamais été un tout figé : des adaptations périodiques ont toujours eu lieu. De génération en génération, depuis la fondation d'un village, la poussée démographique oblige à des partitions successives. Quand l'effectif devenait trop important, la solution passait par une division de l'exploitation initiale qui accordait l'autonomie à un ou plusieurs dépendants. Le nouveau chef d'exploitation entraînait à sa suite ses dépendants directs (son ou ses épouses, ses enfants), et obtenait le droit de cultiver une partie du terroir lignager. Donc, les exploitations se subdivisaient au moment où certains membres de la famille accédaient à l'autonomie.

Cette évolution normale pour tenir compte des conditions optimales de mise en valeur, a aujourd'hui changé de nature et de rythme. La scission d'enclos pluricellulaires en exploitations agricoles autonomes n'est plus seulement un phénomène de réajustement périodique lié à la croissance démographique. Le fait nouveau, c'est que la segmentation ne porte plus sur des unités de travail devenues trop nombreuses, dans le but de maintenir une étendue optimale de l'exploitation : il y a accélération du rythme des scissions dans le cadre d'une transformation de l'organisation de la production.

### *Les conséquences de la montée du désir d'autonomie*

La scission des exploitations agricoles s'inscrit dans le processus général de promotion économique des groupes domestiques restreints. Au cours de nos enquêtes, nous nous sommes interrogés sur les facteurs et les modalités de l'abandon de l'organisation collective des activités économiques. Les explications générales ont leur intérêt : c'est la conséquence des changements structurels intervenus dans l'économie elle-même. Ces changements sont importants : passage d'une économie de subsistance à une économie de marché ; développement de l'économie monétaire ; naissance de nouveaux besoins... Les échanges lors des enquêtes villageoises se font l'écho de la profondeur de ces changements. Si certaines familles étendues — nous citerons des exemples — ont opéré leur conversion à l'économie moderne sans renoncer aux formes collectives de la production et de la distribution, l'éclatement économique des vastes unités familiales domine l'organisation villageoise. Nous avons dit que dans le système traditionnel, le chef d'exploitation draine à son profit (même s'il y a ensuite redistribution, notamment alimentaire) la force de travail familiale et les fruits de cette mobilisation en main-d'œuvre. Pressés par la multiplication des besoins, les dépendants acceptent mal cette forme de tutelle économique. Pour mesurer la pression ressentie, il faut comprendre l'attrait exercé par les nouveaux objets de consommation : l'acquisition d'une bicyclette, d'un transistor, devient un objectif important d'autant plus qu'on espère le satisfaire en obtenant l'indépendance économique. De même, les femmes jouent un rôle non négligeable dans cet éclatement des structures sociales : les épouses des dépendants (des fils cadets ou des frères cadets) poussent à la revendication de l'autonomie pour échapper à la primauté (réelle ou supposée) de l'épouse ou des épouses du chef d'exploitation. Pour reprendre nos distinctions antérieures, il y a refus de l'unité de consommation et d'accumulation.

### *Les étapes de la segmentation*

La remise en cause des schémas anciens de fonctionnement a donné naissance à des unités d'exploitation dont la configuration sociologique et l'organisation interne

présentent une infinie variété. Cette variété ressort à l'évidence des questionnaires auprès des chefs d'exploitation. Nous devons nous contenter de quelques exemples et d'une approche schématique.

Le type d'exploitation le plus facile à repérer est l'exploitation mono-cellulaire de création récente. Les contours en sont simples : la composition numérique est réduite en général à une famille restreinte (le chef d'unité, sa ou ses femmes, ses enfants) ; les actifs agricoles sont peu nombreux, ce qui réduit la main-d'œuvre disponible et donc le nombre et la taille des parcelles cultivées. Le plus souvent, ce type d'exploitation est le résultat de l'autonomie obtenue à la mort du père et du refus de reconnaître l'oncle ou le frère aîné comme chef d'exploitation.

Mais en général, la segmentation de l'exploitation, avant de se produire, a été préparée par la recherche d'espaces d'autonomie : en effet, toute remise en cause de l'unité de production présente un risque majeur, celui de ne pas arriver à assurer l'indépendance vivrière. Aussi, les formes de transitions vers l'autonomie sont-elles diverses et peu faciles à circonscrire. Il nous semble qu'un lieu majeur de la préparation de la scission est le développement des champs personnels. Il n'en demeure pas moins difficile de déterminer la nature exacte des types de comportement. La pratique des champs personnels est quelque chose de fréquent, une simple adaptation : les chefs d'exploitation concèdent à leurs dépendants le droit de cultiver leur propre parcelle en dehors des temps de travaux requis sur les champs collectifs. Les dépendants peuvent ainsi utiliser leur temps de liberté, en général deux jours par semaine. Cela leur permet d'augmenter leurs revenus personnels car ces parcelles sont le plus souvent consacrées à des cultures commercialisables : coton en pays bwa, arachide en pays mossi, riz s'il s'agit de terres de bas-fond, cultures maraîchères en saison sèche. Nous avons pu établir que cet espace d'autonomie est le point de départ d'une stratégie plus globale qui vise à la scission. Une scission se prépare, souvent pendant plusieurs années, par l'augmentation de la superficie des champs personnels et une évolution dans le choix des cultures au profit des cultures vivrières. Celui qui espère accéder à l'autonomie doit se préparer à assurer la survie de sa famille. Ensuite, la séparation s'opère à l'occasion d'un événement grave (le décès du chef d'exploitation) ou après entente avec le chef d'exploitation, portant notamment sur l'attribution des terres. Ainsi, aujourd'hui, l'étude détaillée de certains villages à l'échelle des exploitations agricoles traduit une situation très complexe : l'évolution vers des unités de production aux dimensions réduites n'empêche pas le maintien d'unités à structures internes complexes.

#### *Le maintien ou l'adaptation de l'organisation collective de la production*

En pays bwa et en pays mossi, se rencontrent des formes d'organisation sociale qui dépassent les limites des familles restreintes. Autour du chef d'exploitation se regroupent plusieurs générations, en particulier celles des frères et des fils mariés. Il faut s'interroger sur le fonctionnement de ce type de regroupement et sur sa signification (survivance du passé ? forme d'adaptation à l'économie moderne ?).

Ce type d'enclos (en pays mossi) de maisonnées (en pays bwa) peut être sur le plan de l'organisation du travail de type mono-cellulaire ou pluri-cellulaire : l'unité de résidence s'accompagne aussi bien de l'organisation en une seule exploitation que de la juxtaposition de plusieurs exploitations. L'existence de l'unité d'exploitation regroupant autour de son chef un ou des frères mariés et/ou un ou des fils mariés est difficile à interpréter : est-ce une structure maintenue par la présence du chef d'unité ? est-ce la forme reconnue par tous comme la plus apte à affronter les difficultés de la production agricole ? Comme illustration, nous donnerons un exemple, celui du village

de Kouri (secteur de Saponé, environ 40 kilomètres au sud de Ouagadougou), dans un contexte général de saturation des terres. Afin de produire du riz en saison des pluies et des cultures maraîchères en saison sèche, les paysans cherchent à contrôler les terres de bas-fond. Certaines exploitations en sont exclues ou quasiment exclues et pratiquent une agriculture de survie ; d'autres au contraire connaissent une certaine aisance, qu'elles doivent aux revenus tirés de la vente du riz et des légumes. Le fonctionnement de l'exploitation de Wenna Gomkoudougou montre comment les stratégies personnelles se modèlent sur cet accès aux terres de bas-fond. Cette exploitation comprend une quarantaine de membres groupés autour du père et de ses cinq fils mariés. Aucun des fils mariés n'a demandé l'autonomie de production car aucun ne veut prendre le risque de se voir refuser l'accès aux terres de bas-fond. Cette stratégie est facilitée par l'intelligence du chef d'exploitation, qui, à côté du champ commun de riz (5 ha) laisse la possibilité à ses enfants et aux femmes d'avoir une parcelle de riz. L'importance de la main-d'œuvre permet aussi la nécessaire mobilisation pour mettre en valcur des terres lourdes, difficiles à travailler, avec l'aide de la traction animale (6 paires de bœufs, 6 charrues). C'est un exemple des possibilités de modernisation offertes par le maintien de la cohésion sociale autour d'un centre unique de décision.

Les unités de résidence pluri-cellulaires sont d'approche délicate : la scission en plusieurs exploitations n'empêche pas des formes de solidarité favorisées par la proximité (entraide lors des phases aiguës de travail, partage des repas...). Il est difficile de savoir si cet éclatement — avec maintien de l'unité de résidence — a un avenir durable ou si c'est une phase transitoire sur le chemin de la dispersion. Il nous semble cependant que ces formes de résistance à l'émiettement sont à rapprocher du rôle social dominant du chef d'unité, en général du rôle des aînés. Même si le pouvoir économique des aînés peut être battu en brèche sous la poussée des aspirations individuelles, demeure la reconnaissance de la responsabilité des aînés sur la gestion du patrimoine foncier. Malgré l'émiettement des exploitations, il y a la survivance d'un consensus sur l'appropriation collective des biens fonciers légués par les ancêtres : les aînés sont dépositaires de ce savoir qui leur donne un grand pouvoir sur les attributions de terres en maintenant le contrôle lignager à leur profit.

Toutes ces transformations qui affectent le fonctionnement des unités de production ont une influence sur les modalités du développement rural et sur l'organisation de l'espace.

### ***LES RÉPERCUSSIONS SUR LES FORMES DE MISE EN VALEUR AGRICOLE***

Dans un pays qui connaît périodiquement — en lien avec les irrégularités climatiques — des crises alimentaires, il est intéressant de voir quelles sont les implications, sur la production agricole, des évolutions sociales décrites précédemment.

#### ***La fragilité et la marginalisation de nombreuses exploitations agricoles***

Pour répondre à la pression de nouveaux besoins de consommation, beaucoup de paysans ont favorisé un éclatement des anciennes structures de production. Le mouvement est ancien en pays mossi (voir les descriptions de L. TAUXIER<sup>3</sup>, plus récent

---

3. TAUXIER (L.), *Nouvelles notes sur le Mossi et le Gourounsi, Etudes soudanaises, Paris, 1924.*

en pays bwa où les unités étendues de type patriarcal, communautaire et collectiviste ont résisté plus longtemps. Mais il semble que, jusqu'à une époque récente, les scissions étaient longuement préparées pour éviter au nouveau chef d'unité de se trouver dans une situation alimentaire difficile. Avec le mariage, par exemple, l'objectif de l'homme marié n'était pas d'obtenir l'autonomie immédiate, mais de tempérer le pouvoir économique du chef d'unité en développant ses propres champs. Il cherchait ensuite à améliorer sa situation matrimoniale afin de rassembler les moyens humains lui permettant de se libérer des contraintes économiques et sociales pesant encore sur lui. L'acceptation ou la provocation d'une scission exigeaient plusieurs conditions : avoir accédé à une situation matrimoniale avantageuse (plusieurs épouses) qui procure une descendance nombreuse en âge de participer aux travaux des champs ; contrôler un groupe de dépendants suffisamment important pour assurer le maintien sur une longue période de l'équilibre toujours menacé entre la production et les besoins à satisfaire. Ces conditions de prudence ne semblent plus respectées : les réponses aux questionnaires portant sur la composition numérique des exploitations révèlent un changement profond qui se traduit par l'atomisation des unités de production.

Le nombre d'exploitations formées de familles nucléaires se multiplie, rendant celles-ci très sensibles aux imprévus. Quand la production vivrière de l'année repose sur deux ou trois actifs, les répercussions des maladies (donc des incapacités à travailler) peuvent être catastrophiques, surtout si elles surviennent lors des périodes de presse agricole (semis, sarclages). Cette fragilité est encore accrue par le recul des pratiques communautaires, notamment des formes traditionnelles d'entraide. Cette forme d'isolement est préjudiciable au développement agricole car l'objectif obsédant ne peut être que la couverture des besoins alimentaires sans possibilité de dégager des surplus. Et l'espoir réside dans l'attente du moment où les enfants seront en âge de travailler et d'accroître la force de travail familiale.

Ces exploitations à l'assise spatiale et humaine réduite sont par ailleurs incapables de participer aux efforts de modernisation agricole. Un exemple : les conditions d'accès au crédit pour s'équiper en matériel de culture attelée sont difficilement remplies. Il faut un minimum de trois hectares en culture manuelle, la possibilité en terres et en main-d'œuvre de cultiver dès la deuxième année 5 à 7 hectares afin de dégager des surplus commercialisables pour payer les échéances. De fait, le passage à la culture attelée exige des disponibilités en main-d'œuvre et en terres que n'ont pas des exploitations réduites à la survie. C'est la mise en place d'un processus de marginalisation d'un nombre croissant d'exploitations agricoles, processus renforcé dans certains secteurs du pays mossi par la croissance démographique. Celle-ci réduit les terres disponibles, bloquant toute possibilité d'extension de la part d'exploitations agricoles à l'étroit sur des terroirs saturés. De scission en scission, les champs proches des zones d'habitat ont été successivement partagés : certaines exploitations sont complètement enclavées à l'intérieur de zones cultivées recouvrant entièrement les zones cultivables. Dans un système de production où la mise en jachère reste obligatoire, la consommation d'espace est forte : les paysans qui en manquent sont contraints de demander à leurs voisins de nouvelles parcelles à cultiver. En l'absence d'espace disponible, c'est le blocage : une partie de la famille survit sur place, l'essentiel des forces vives émigrent. Les solutions locales ne sont pas faciles : nous avons rencontré des exploitations divisées géographiquement à partir d'un champ proche de l'habitation trop réduit pour assurer la subsistance de la famille. Il a été alors nécessaire d'ouvrir de nouveaux champs en « brousse », sur des zones non épuisées, mais souvent à plusieurs kilomètres. Aujourd'hui, les bicyclettes et les charrettes réduisent les distances, facilitant le déplacement des hommes et des récoltes. Mais quelquefois, la distance est grande : nous citerons un exemple près de Zorgho, où le champ de brousse a été ouvert à une vingtaine de kilomètres, obligeant les fils du chef d'exploitation à

s'installer dans un campement de culture pendant l'hivernage. Réponse à la congestion des terres ? Ebauche d'un déplacement de l'habitation ?

Toutes ces situations traduisent la fragilisation de nombreuses unités de production, qui, pour des raisons diverses, rencontrent des difficultés pour dépasser le niveau de la survie.

### *Les stratégies par rapport à la terre*

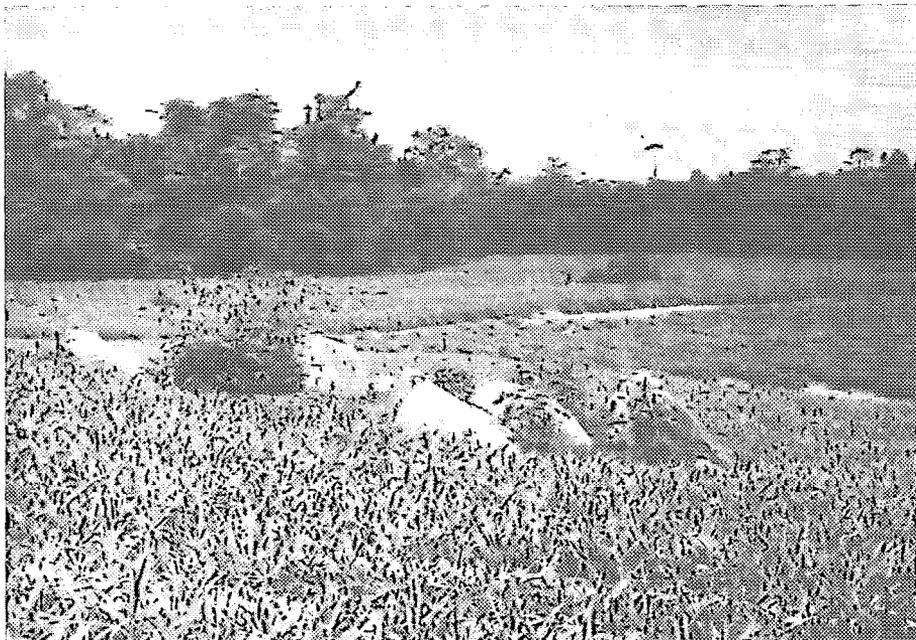
En lien avec la croissance démographique et avec l'augmentation du nombre des exploitations, les rapports à la terre évoluent. Nous dégagerons deux grands ensembles de comportement, selon le degré de pression démographique : d'abord dans les zones où le niveau de saturation des terres est atteint, ensuite dans les zones où existent encore de vastes espaces libres.

Pour le premier ensemble, nous utiliserons les résultats de nos enquêtes sur le secteur central du pays mossi. Sauf exception locale, la question de la disponibilité en terre se pose, même si ce n'est pas avec la même acuité pour tous, selon la position sociale occupée dans le village. Au village de Tamidou (secteur de Zorgho), nous avons constaté que les membres du lignage Kaboré ne rencontraient pas de problèmes pour l'accès à la terre : les exploitations visitées présentaient des champs répartis autour de l'habitation et des champs de brousse peu éloignés (1 ou 2 km), avec des jachères abondantes. Dans le même village, d'autres exploitations mettaient en avant le manque de terres : les descendants du lignage fondateur pratiquent un système de réserve foncière pour éviter la saturation de leurs propres exploitations. Ainsi, selon les modalités du peuplement des villages, il peut exister une certaine inégalité dans la répartition des terres entre les différents lignages. Pour illustrer cet accès différencié à la terre, nous renvoyons aux monographies villageoises mossi parues dans l'« Atlas des structures agraires au Sud du Sahara ». Mais il nous paraît important de souligner l'amplification récente de ce jeu d'inégalités avec la diminution des possibilités de prêts de terres sur des espaces de plus en plus saturés : les lignages avantagés par leur position ancestrale cherchent à conserver les privilèges fonciers qui en découlent. Le caractère inégalitaire se révèle également dans les formes de contrôle des terres aujourd'hui les meilleures, comme les terres de bas-fond recherchées pour la culture du riz et le maraîchage.

Mais le renforcement des inégalités s'exerce aussi à l'intérieur des lignages, car la répartition des terres tend à favoriser les aînés au détriment des cadets. C'est ainsi que dans les exploitations marginalisées décrites précédemment, nombreuses sont celles qui relèvent d'anciens dépendants. De même les migrants se recrutent en grand nombre parmi les frères et les fils mariés, économiquement dépendants : n'ayant pas la possibilité de s'établir avantageusement sur place, ils préfèrent soit gagner la Côte-d'Ivoire, soit s'établir dans les zones de colonisation agricole du Sud-Ouest de la Haute-Volta.

Dans les zones de moindre peuplement du Sud-Ouest voltaïque, les comportements envers la terre sont différents, liés au sentiment de la présence d'une nature qui n'est pas « finie ». Le comportement diffère également entre les populations autochtones et les migrants mossi, tels que nous avons pu en rencontrer sur la rive gauche de la Volta Noire.

Chez les Bwa et les Bobo-Fing, le sentiment dominant est l'absence de contrainte spatiale : les espaces non cultivés sont abondants. Aussi le mouvement puissant de recherche de l'autonomie s'est-il traduit par l'extension des superficies cultivées au détriment des méthodes collectives et relativement intensives de mise en valeur



**Photo n° 18 : Plantation moderne d'ananas près d'Agboville : parcelles aux limites nettes et géométriques séparées par des chemins d'exploitations ; la présence de chaos granitiques n'altère pas le bon ordre des cultures. Au fond, jachère forestière (cliché J.L. CHALEARD).**



**Photo n° 19 : Bananeraie près d'Azaguié. Culture soignée : les plants, soutenus par des tuteurs, sont alignés et équidistants, le sol est totalement nettoyé, et les régimes sont protégés par des sacs en plastique (cliché J.L. CHALEARD).**



*Photo n° 20 : Voisinage de la tradition et de la modernité sur champ de bas-fond (la rivière Bana coule entre les arbres de l'arrière-plan). Sur des sols riches et humides, culture de maïs récolté dès le mois d'août pour réduire le temps de soudure. Préparation du sol et repiquage des légumes. En saison sèche (janvier à avril) ce même champ est réservé aux cultures maraîchères vendues sur le marché de Bobo Dioulasso distant de 20 km (cliché B. TALLET).*



*Photo n° 21 : Le brûlis en forêt ivoirienne. Le terrain est imparfaitement défriché : souches et grands arbres subsistent. La parcelle s'arrête là où s'arrête le feu (cliché J.L. CHALEARD).*

traditionnelle des terroirs. Le point de départ de cette extension est lié à deux facteurs agricoles qui ont exacerbé les initiatives individuelles : l'essor de la culture du coton, le développement de la culture attelée. Aptes à répondre aux besoins monétaires des jeunes paysans, les champs de coton ont été ouverts sous forme de champs personnels. En obtenant ainsi des anciens l'autorisation de défricher, les plus jeunes ont pu créer une nouvelle zone de champs permanents ou semi-permanents. C'était le début du mouvement d'affirmation des initiatives individuelles qui allait profondément transformer le paysage agraire de cette région.

L'extension des superficies cultivées a été considérablement amplifiée par le mouvement de colonisation agricole effectuée par des Mossi à la recherche de terres vastes, bien reposées, et de pluies abondantes. Les Mossi nouveaux arrivants obtiennent des responsables autochtones de la terre l'autorisation de défricher des zones de brousse. Ainsi se créent des campements qui peu à peu prennent de l'ampleur, atteignent parfois quelques dizaines ou centaines de personnes. Pour aborder cette question de la colonisation agricole, nous avons choisi un secteur où la présence Mossi est massive : le village de Banwali, sur la rive gauche de la Volta Noire. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : Banwali, 1 500 habitants, 100 autochtones, 1 400 Mossi ; quelques kilomètres plus loin sur la piste, le campement mossi de Namatoulaye (1 600 habitants) occupe une ancienne portion de brousse du village de Bakoronisso. En quelques années, la situation a été complètement transformée sous le choc de l'éclatement des grandes familles et l'arrivée massive de migrants. Depuis 5 ans les dernières grandes familles ont disparu, cédant la place à des exploitations agricoles réduites au niveau du ménage qui se sont lancées dans la culture du coton. Sur 955 exploitations suivies par les encadreurs agricoles en 1982, les superficies cultivées se répartissent ainsi :

culture cotonnière	: 2 917 ha ;
arachide	: 32 ha ;
cultures vivrières	: 2 698 ha, dont
	: 2 093 ha de sorgho,
	: 249 ha de mil,
	: 356 ha de maïs.

Même si les superficies vivrières sont sous-estimées, car moins bien suivies que le coton, ces chiffres traduisent le succès de la culture du coton aussi bien chez les autochtones que chez les migrants. Mais la situation atteint un niveau de blocage : les disponibilités en terres sont désormais réduites, l'accueil des migrants est de plus en plus difficile, les jachères sont de plus en plus rares. Les malentendus prennent de l'importance, allant parfois jusqu'aux heurs violents entre les communautés quand les autochtones cherchent à récupérer leurs terres et quand les migrants jouent sur leur effectif numérique pour maintenir leur position. C'est le résultat — extrême — d'une nouvelle gestion de l'espace où les contrôles traditionnels, les facteurs de régulation sociale ne peuvent plus intervenir face aux progrès de l'individualisme agraire. Les zones de forte pression démographique des fronts pionniers ne doivent pas être confondues avec la situation générale mais témoignent néanmoins de changements profonds dans les relations à la terre de la part de sociétés paysannes. Globalement, partout, la consommation d'espace augmente.

### *Les transformations de l'espace agricole dans le Sud-Ouest voltaïque*

Avec la situation qui vient d'être mentionnée sur le front de colonisation de la Volta Noire, le paysage agricole est profondément modifié. En quelques années, le

rapport espace cultivé/espace cultivable a été inversé : la communauté autochtone ne cultivait qu'une partie réduite de son terroir, l'essentiel se trouvant soit en jachère, soit réservé à la chasse et à la cueillette. Aujourd'hui, l'espace cultivé a été considérablement étendu par les besoins en terres des migrants, mais aussi par les changements touchant les méthodes culturelles des populations autochtones.

En parcourant le pays bwa, il est difficile de retrouver les descriptions de l'organisation de l'espace faites par J. CAPRON ou G. SAVONNET <sup>4</sup> (*Un système de culture perfectionnée pratiquée par les Bwaba-Bobo Oulé de la région de Houndé - Haute-Volta*, Bulletin de l'IFAN, t. XXI, n° 3-4, 1959). Le plus spectaculaire est l'abandon du parc sélectionné à *Acacia albida* : pas toujours mais très souvent, les champs sous parc ne sont plus cultivés. Les *Acacia albida* se dressent comme les témoins de l'ancienne organisation de l'espace, comme les traces des anciennes contraintes qui organisaient la répartition des champs et du travail au niveau du village, des quartiers ou des maisonnées, mais jamais à un niveau inférieur. Mais depuis le début du siècle, l'effectif moyen des unités de production n'a cessé de décroître. Auparavant, elles comprenaient souvent plusieurs dizaines de personnes ; aujourd'hui, chaque chef de ménage est pratiquement libre de ses choix sur le plan de la production et de la consommation. Dans ce contexte d'émiettement des unités de production, de dispersion des centres de décision, les zones de cultures permanentes ont été délaissées au profit de l'ouverture de vastes champs de brousse. L'auréole de champs permanents exigeait des méthodes intensives de travail : transport du fumier, billonnage, plusieurs sarclages. Ces opérations étaient possibles dans le cadre de vastes unités de production mais devenaient très contraignantes avec la réduction de la main-d'œuvre disponible. Dans le même temps, la brousse voisine semblait offrir des espaces libres sans limites : le défrichement est moins pénible que l'entretien des champs permanents, et offre des terres reposées. Les paysans se sont lancés dans l'exploitation extensive de vastes espaces défrichés dans la brousse, abandonnés aux premiers signes de fatigue et longtemps laissés en jachère. L'introduction de la culture attelée a permis d'étendre encore les superficies cultivées. La rapide extension des superficies a pour le moment permis d'équilibrer le rapport production/consommation car le gain de temps résultant de l'abandon des pratiques intensives a été utilisé autrement : maintenir le niveau de la production céréalière, intégrer dans le cycle cultural une culture de rente, le coton. Mais ces résultats ont été obtenus par l'augmentation de la consommation d'espace : les réserves foncières de certains terroirs ont été gravement atteintes. La terre comme ressource renouvelable est peut-être épuisée : dans certains villages, l'inquiétude apparaît devant un espace fini (où trouver les jachères nécessaires pour maintenir l'équilibre et la reproduction du système ?). Dans les zones de colonisation, il y a un conflit en germe entre le désir des migrants d'accéder à de vastes espaces et la volonté des autochtones de sauvegarder leurs droits éminents sur la terre. Les populations autochtones ont cependant du mal à maintenir leur cohésion car elles présentent un grand nombre de centres de décision résultant de l'émiettement des unités de production. Cette accentuation de la fragilité sociale des exploitations a eu pour contrepartie la libération des initiatives :

- essor de nouvelles cultures : coton, maïs, riz ;
- utilisation de nouvelles techniques culturelles : culture attelée, fumure chimique, pulvérisation d'insecticides.

Il y a ainsi toute une série de transformations souvent contradictoires qui témoignent de la force des mouvements affectant les sociétés rurales de Haute-Volta.

---

4. SAVONNET (G.), *Un système de culture perfectionnée pratiquée par les Bwaba-Bobo Oulé de la région de Houndé - Haute-Volta*, Bulletin de l'IFAN, t. XXI, n° 3-4, 1959.

Notre travail de compréhension du milieu rural voltaïque a porté sur deux régions aux caractéristiques différentes très marquées :

- en pays mossi, une région de saturation démographique favorisant le mouvement d'émigration ;
- en pays bwa et bobo-fing, une région plus avantagée sur le plan des conditions naturelles où certains secteurs se transforment en zones de colonisation agricole.

C'est dans ce contexte que nous avons essayé de saisir la nature et le fonctionnement des exploitations agricoles familiales. Le dénominateur commun est la grande sensibilité de ces sociétés rurales aux transformations entraînées par l'économie monétaire : de larges espaces d'autonomie ont été ouverts dans les formes traditionnelles de contrôle social. Cette influence novatrice a joué évidemment sur les formes de la production économique : émiettement des unités familiales de production, atomisation des centres de décision. En pays mossi, cette évolution a été renforcée par le fort courant migratoire : l'émigration a une incidence importante sur l'économie villageoise par la diminution de la taille des unités d'exploitation, par le déséquilibre dans la structure de la population. Les unités de production sont privées par l'émigration de l'apport en forces vives ; l'effet négatif est accentué par l'importance du travail humain dans des agricultures encore très peu mécanisées. Le degré de disponibilité en main-d'œuvre est un facteur essentiel dans un système technologique qui fait presque exclusivement appel au travail humain. Cette dépendance des capacités de production par rapport à la main-d'œuvre donne un caractère d'instabilité dans le temps aux unités de production : l'évolution dans le temps est fonction des fluctuations de la force de travail. Dans de vastes unités de production, l'évolution numérique touchant quelques individus (décès, départs...) n'avait pas de répercussion majeure sur la production. Avec l'essor d'unités souvent réduites au niveau du ménage ou de la famille restreinte, il y a l'ébauche d'un mouvement cyclique dans les disponibilités en main-d'œuvre. Quand les enfants du chef d'exploitation sont en bas âge, la main-d'œuvre familiale est réduite aux seuls adultes ; peu à peu, les enfants fournissent une aide dans le travail et leur apport en travail est maximal avec leur mariage. Les possibilités de mobilisation de la force de travail familiale sont alors portées à leur maximum : c'est aussi la période de meilleur équilibre alimentaire de l'exploitation. Mais cet état de sécurité est menacé par la possibilité de scission des enfants mariés : l'effectif numérique se réduit alors à nouveau. Ces rythmes de fluctuations dans la composition numérique donnent aux exploitations agricoles un caractère hétérogène et mouvant. C'est certainement la contre-partie de la libération des initiatives individuelles.

L'étude des exploitations agricoles familiales révèle une mosaïque très riche de situations. Cette diversité témoigne d'un monde rural en pleine évolution, partagé entre la tradition et la modernité. Mais cette hétérogénéité ne facilite pas la tâche des responsables du développement rural : quels sont leurs interlocuteurs locaux ? Doivent-ils s'appuyer sur les responsables traditionnels ? Doivent-ils considérer le village comme un tout, comme une communauté ? Doivent-ils reconnaître l'atomisation des centres de décision ? L'approche à l'échelle des exploitations agricoles familiales permet au moins de mesurer la nature des changements et de montrer la complexité des situations sociales à l'intérieur des collectivités paysannes locales.